



**JAMES CARLOS
BLAKE**
CRÉPUSCULE
SANGLANT

Gallmeister



JAMES CARLOS BLAKE naît au Mexique en 1947 dans une famille mélangeant des ascendances britanniques, irlandaises et mexicaines. Il émigre aux États-Unis où il est mécanicien, chasseur de serpents ou encore professeur. En 1995, son premier roman, *L'Homme aux pistolets*, sur le célèbre hors-la-loi John Wesley Hardin, remporte un grand succès. Auteur d'une quinzaine de romans, d'essais et de biographies, il aime broser les portraits flamboyants de bandits, célèbres ou non, de marginaux et de personnalités historiques hautes en couleur. Il est notamment lauréat du Los Angeles Times Book Prize et du Southern Book Award, ainsi que du Grand Prix du roman noir étranger du Festival de Beaune.

Crépuscule sanglant

Une épopée de la Frontière des années 1840.

DALLAS MORNING NEWS

C'est le territoire géographique et littéraire de Cormac McCarthy, mais James Carlos Blake fait entendre sa propre voix... Les aficionados de westerns historiques sérieux vont apprécier.

ROCKY MOUNTAIN NEWS

Terrifiant périple que celui de ces deux frères, après que l'un des deux eut tué le père d'une balle en pleine tête, à la recherche de leur sœur qu'ils retrouvent dans un bordel où le sang maternel, sans doute, l'aura poussée ; ce n'est que le début du chemin... Il fallait sans doute un sacré souffle pour écrire cette histoire.

PIERRE PELOT

Le roman cru et puissant de Blake ressuscite l'Ouest américain du dix-neuvième siècle.

PUBLISHERS WEEKLY

Un portrait sauvage de la Frontière qui glace le sang... Un livre magnifique et puissant pour ceux qu'une écriture brillante et l'art de raconter des histoires fascinent.

EL PASO HERALD-POST

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Handsome Harry, Gallmeister, 2019

James Carlos Blake

CRÉPUSCULE
SANGLANT

Roman

Traduit de l'américain
par Laetitia Devaux

TOTEM n°137

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *In the Rogue Blood*

Copyright © 1997 by James Carlos Blake
All rights reserved

Première publication aux éditions Payot & Rivages en 2002

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la présente édition

ePDF ISBN 978-2-404-00884-4
ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Rui Ricardo
Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

Pour Dale L. Walker

Pourquoi ton épée goutte-t-elle tant le sang,
Edward, Edward ?
Pourquoi ton épée goutte-t-elle tant le sang
Et pourquoi si tristement vas-tu, ô toi ?

BALLADE ÉCOSSAISE ANONYME
DU MOYEN-ÂGE

J'étais tout en haut
Et j'ai vu en bas de nombreux diables
Courant, sautant,
faisant ribote dans le péché.
L'un d'eux m'a regardé en ricanant,
et m'a dit : "Camarade ! Frère !"

STEPHEN CRANE

La nature fondamentale américaine est
dure, solitaire, stoïque, et assassine.

D.H. LAWRENCE

*Lo que no tiene remedio se tiene que aguantar**.

VIEUX PROVERBE MEXICAIN

* Littéralement: Il faut supporter l'irréremédiable.

I
LA FAMILLE

À L'ÉTÉ 1845, Edward Little avait seize ans et le sang impétueux. Il se tenait à genoux à côté de l'écurie, près d'une souche où il gravait quelque chose avec application dans les premières lueurs grises du jour. Il s'était souvent assis sur cette souche pour regarder le soleil plonger vers les arbres, s'émerveillant de la distance entre l'astre au zénith et lui. Sa famille avait trouvé refuge sur cette terre vierge aux eaux noires à l'est de la Perdido River, située à deux jours de cheval au nord de Pensacola, à l'automne 1842, quand Daddyjack les avait contraints à quitter les hautes terres de Géorgie à cause d'une rixe dans un bal de campagne où un homme avait trouvé la mort, et de l'enquête que l'agent local avait alors ouverte. L'homme qui était mort s'appelait Tom Rainey. Il connaissait la mère d'Edward depuis qu'ils étaient petits et il avait eu le culot de lui proposer un tour sur la piste de danse. Elle avait répondu en secouant la tête, autant pour le mettre en garde que pour refuser, mais avant qu'il ait tourné les talons, Daddyjack était devant lui, les yeux rougis par l'alcool, offensé de la familiarité dont Rainey avait fait preuve envers son épouse. Les mots cédèrent rapidement place à la violence, et la foule se précipita à l'abri tandis qu'une table volait et que Rainey écarquillait les yeux d'un air éberlué en découvrant, planté dans son sternum, le manche du couteau que Daddyjack tenait d'une main ferme. Edward, alors âgé de treize ans, avait vu des hommes mourir écrasés sous des arbres, à cause d'un coup de sabot de mule dans la tête, ou sur leurs couchettes de la fièvre qui donne les yeux fous, mais c'était la première fois qu'il était témoin d'un meurtre. Son sang bouillonna dans ses veines à l'idée du caractère irrévocable de cet arrêt brutal, mais aussi à cause de la détermination sur

le visage de Daddyjack quand il fit brusquement pivoter son couteau pour le récupérer. Rainey chancela, son visage s'affaissa, il regarda, bouche bée, la fleur rouge s'agrandir sur le devant de sa chemise, puis ses yeux se révulsèrent et il mourut. Daddyjack rassembla sa famille tandis que les gens disparaissaient par la porte. Le jeune Edward avait la bouche sèche, le souffle presque coupé et le sentiment d'avoir entrevu quelque chose de lui-même, quelque chose d'effrayant, quelque chose de grisant et d'essentiel, quelque chose d'indéniable, une partie violente de son être qui l'attendait, tel un horizon de *badlands* rouge comme l'enfer.

LEUR chariot bâché avançait par embardées en direction de la Floride sur des pistes étroites et boueuses qui serpentaient à travers d'épaisses forêts de pins, franchissaient des plaines bourbeuses et longeaient des marécages sombres où la mousse était lourde et où la brume du soir s'embrasait de feux follets. Le cheval de Daddyjack marchait au bout d'une longe, et leurs deux chiens trottaient à leurs côtés. Aux rares intersections se dressait parfois une auberge devant laquelle Daddyjack stoppait l'attelage, et où il entrait pour déguster un godet du distillat local tandis qu'Edward et son frère John faisaient boire les bêtes et écoutaient les conversations des voyageurs. Plus d'un groupe de pionniers qu'ils rencontrèrent se dirigeaient vers la République du Texas. Ces émigrants avaient tous entendu dire que l'endroit était au-delà de tout ce qu'on pouvait décrire, et ils en parlaient comme s'ils l'avaient vu de leurs propres yeux : les grands pins et les fertiles terres alluviales, la ligne de côte sinueuse et les vertes collines vallonnées, les grandes plaines qui s'étiraient sur d'interminables kilomètres jusqu'aux montagnes de l'Ouest. On leur avait assuré qu'un homme pouvait vivre correctement au Texas, à condition d'avoir le courage d'affronter l'armée mexicaine et les bandes errantes de sauvages rouges. De toute manière, le Texas ne tarderait pas à se rallier à l'Union, et que les Mexicains aillent se faire foutre avec leurs objections. Daddyjack en entendit un jour discuter pendant qu'il poussait ses mules en direction de la piste du sud, et il agita la tête en marmonnant contre ces imbéciles qui s'imaginaient pouvoir échapper à eux-mêmes, que ce soit au Texas ou dans n'importe quel autre lieu maudit.

Par un après-midi de crachin sur la route de Floride, tandis qu'Edward, son frère et sa sœur étaient assis avec leur mère à l'arrière du chariot et que Daddyjack menait l'attelage de mules dans la brume et le vent, le chapeau ruisselant d'eau, elle leur murmura que Jack Little était un assassin qui n'était ni admirable ni digne de confiance. C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait depuis plus d'un an et, l'espace d'un instant, Edward douta qu'elle ait vraiment parlé, se demandant s'il n'avait pas plutôt entendu une pensée traverser l'esprit de sa mère.

— Cet homme vous dévorera, souffla-t-elle. Vous tous. Si vous le tuez pas les premiers.

Les lèvres pincées, la fillette hocha la tête d'un air entendu et posa un regard farouche sur ses frères. Ces derniers échangèrent des coups d'œil incertains. La voix râpeuse de Daddyjack s'éleva dans le chariot :

— Je voudrais mieux pas entendre un seul mot de ta bouche que ces bêtises de bonne femme cinglée.

Elle ne dit plus rien ce soir-là, ni pendant les trois années qui suivirent, mais la ferveur qui brillait dans ses yeux était bien pour Edward le reflet de la démence.

LEUR mère avait un corps beau et souple, la peau claire et des traits anguleux, mais ni Daddyjack ni ses enfants ne savaient – pas plus qu'elle-même – qu'elle avait hérité ses yeux verts un peu étranges ainsi que ses cheveux châtain foncé d'un brutal assassin qui la conçut sur une fille de treize ans en Géorgie du Sud par un froid après-midi tandis que sa troupe de bandits festoyait près des chariots en flammes, et que la famille de la fille gisait tout autour, massacrée. La fille-mère ne se remit jamais du terrible châtiment divin de la folie, et ne prononça plus un seul mot de sa courte vie. Elle erra dans les broussailles pendant des jours avant qu'un rétameur ne la découvre et la conduise dans son chariot jusqu'à la ville suivante, où elle fut recueillie par un épicier et sa femme qui, s'apercevant qu'elle était enceinte, la confièrent à une sœur du mari restée vieille fille. Quelques semaines après la naissance du bébé, elle se pendit à une poutre de sa chambre. Son suicide suscita de nombreuses conversations dans la région pendant un moment, si bien que les commérages rendirent bientôt les détails de sa mort aussi flous que tout ce qui la concernait. Au bout de quelque temps, tout ce qu'on racontait sur elle n'était que pure invention.

Le nourrisson fut recueilli par un pasteur méthodiste sans enfant du nom de Gaines et son épouse lasse au teint cireux qui faisaient route vers les hautes terres. Le révérend la baptisa Lilith et raconta à tout le monde qu'elle était sa nièce, et que le choléra l'avait rendue orpheline. Elle fut une petite fille calme et respectueuse qui lisait la Bible et s'exerçait à l'écriture en recopiant des extraits du Chant de Salomon. La femme du révérend ne manqua d'ailleurs pas d'être troublée – et son mari secrètement piqué au vif – quand ils apprirent que c'était son

passage favori. Elle venait juste d'avoir douze ans et n'offrit aucune résistance quand il la déflora tard un soir tandis que son épouse phtisique agonisait dans les quintes de toux de l'autre côté du mur. Six semaines plus tard, la nuit qui suivit les funérailles de sa femme, il besogna de nouveau la fille et pleura tout du long, y compris en gémissant de plaisir. Il lui dit que c'était le désir du Seigneur qu'ils mêlent ainsi leurs chairs, et elle sourit à ses larmes en répondant qu'il était merveilleux que le Seigneur souhaite une chose aussi plaisante. Puis elle éclata de rire en voyant l'ahurissement dont il fit preuve devant pareille effronterie. Par la suite, il la mit presque tous les soirs dans son lit.

À quatorze ans, elle couchait avec tous les garçons du pays contre un peu d'argent ou, à défaut, une babiole de l'épicerie dont elle avait envie. Elle adorait les voir se battre pour elle. Sa réputation commença à détourner les commis voyageurs et les colporteurs de la route principale. Le révérend Gaines fut le dernier averti. Quand il découvrit qu'il n'était plus le seul bénéficiaire des faveurs de la fille, sa perfidie le rendit fou de rage et il se mit à prier le Seigneur chaque soir à voix haute pour qu'il rachète cette âme corrompue et bâtarde. Il décida de la marier et de la confier au premier imbécile venu qui solliciterait sa main.

C'est alors que survint le grand Jack Little, fort et moustachu, qui se déclara être originaire du Tennessee, équarisseur de métier et annonça chercher une femme. Il prétendit que son père venait du comté de Cork. Le pasteur l'invita à dîner et lui présenta son orpheline de "nièce". Lilith avait alors quinze ans, elle était aussi impatiente de fuir le joug du révérend et cette affreuse Géorgie que le révérend l'était de se débarrasser d'elle, et bien que personne n'eût la moindre certitude à propos de Jack Little, si ce n'est que son accent ne ressemblait guère à celui du Tennessee, qu'il était robuste et souhaitait à tout prix une épouse, elle vit en lui un bon moyen de concrétiser son évasion vers le grand monde.

Ils se marièrent trois semaines après avoir fait connaissance. À la fin de la cérémonie, le révérend Gaines annonça qu'il avait vendu sa maison et ses biens à Jack Little, et qu'il

reprenait sa vie itinérante afin de répandre la bonne parole. Une heure plus tard, il était parti pour une destination inconnue. Jack Little désigna la maison d'un geste embarrassé et déclara à son épouse :

— Je voulais te faire une surprise.

Il prit l'absence de réponse et les yeux humides de sa femme pour de la joie. En réalité, elle était abasourdie par l'infinie ironie du monde et la malédiction qui pesait sur elle. Son mari sourit de la voir si heureuse.

Quand Jack Little referma la porte de la chambre pour leur nuit de noces, elle prit son expression la plus douce et, les yeux débordants de larmes, lui déclara qu'elle était mortifiée et plus honteuse qu'il ne pouvait l'imaginer, car deux étés plus tôt, elle avait eu un accident. Elle avait glissé, était tombée à califourchon sur le plat-bord d'une barque et s'était déchiré l'hymen, ce qui la privait ainsi, de même que lui, du plus beau cadeau qu'une jeune mariée puisse offrir à son époux. Elle pleurait derrière ses mains. Il l'observa d'un air bizarre, mais décida de ne pas en faire cas. Il n'avait connu dans sa vie que des prostituées, et il avait besoin de la croire blanche comme neige. Il refusa donc de se laisser aller au soupçon. Au lit, elle répondit à ses désirs avec une telle ferveur qu'il se considéra chanceux d'avoir épousé une fille jeune et fraîche, à ce point ravie de procurer, et ce sans inhibition, du plaisir à son mari. Il pensa même qu'il était peut-être tombé amoureux.

Il partit travailler dans un camp de bûcherons à quelques kilomètres dans la forêt épaisse. John naquit au début de l'hiver, Edward vint un an après. L'été suivant, Lilith était enceinte de Margaret depuis six mois quand deux frères à l'air bourru et à la barbe jaunie du nom de Klasson arrivèrent en ville armés de grands fusils et questionnèrent les gens à propos d'un certain Haywood Boggs. Ils expliquèrent que c'était un mauvais gars qui avait assassiné leur oncle quatre ans plus tôt à l'ouest du Kentucky et qui, avaient-ils appris, vivait maintenant dans la région. Leur description de Boggs leur rappelant étrangement quelqu'un, les gens finirent par lui montrer du doigt la piste qui menait au camp.

Trois jours plus tard, Jack Little arriva en ville en conduisant un chariot où gisaient les corps raidis des Klasson. Une foule d'habitants, y compris l'agent de police local, se rassemblèrent pour observer le trou irrégulier et sombre laissé par une balle au-dessus de l'œil gauche vitreux du premier cadavre, et la tête meurtrie du second reposant au milieu d'une mare de sang coagulé et de débris de cervelle. De grosses mouches bleues voletaient tout autour. Le chef du camp accompagnait Jack à cheval pour confirmer ses dires. Les Klasson avaient fait leur apparition au camp la veille au matin, le fusil à la main, mis pied à terre et demandé un certain Boggs. Quand le chef s'était avancé en déclarant qu'il n'y avait personne de ce nom parmi eux, l'un des Klasson, apercevant Jack Little, avait visé, tiré et fait un trou dans le haut de son chapeau. Les bûcherons s'étaient réfugiés à l'abri alors que le second frère tirait, manquant lui aussi sa cible. Jack Little se précipita vers l'appentis où il conservait son fusil chargé au sec, s'en empara, revint, épaula et abattit le premier frère, qui s'apprêtait à tirer un deuxième coup de feu. Puis il courut vers l'autre, qui avait presque fini de recharger, l'assomma en le frappant au visage avec le plat de la crosse de son fusil, et lui défonça les os du crâne en tapant plusieurs fois pour s'assurer que l'homme ne représenterait plus jamais une menace. La bagarre était terminée quand les autres bûcherons arrivèrent au galop du lieu d'abattage pour s'enquérir de la raison de la fusillade.

Jack Little déclara n'avoir jamais vu ces hommes et ne pouvoir fournir aucune explication à propos de cette bagarre. L'agent se gratta le menton, haussa les épaules, et en l'absence de mandat contraire, déclara qu'il s'agissait d'un cas de légitime défense. D'après la loi locale, Jack Little avait droit à tout ce que possédaient les morts, des chevaux aux armes en passant par les sacoches et leur contenu. Il garda les armes, mais vendit les chevaux et le matériel pour une coquette somme. Et ce fut tout. Dans une taverne, ce soir-là, tout le monde s'accordait à dire que les Klasson avaient confondu Jack avec quelqu'un d'autre.

— Ils se sont sans doute trompés, dit l'un des gars à voix basse en regardant autour de lui pour s'assurer que Jack n'était pas dans les parages, avant d'ajouter : Même si on se demande.

Il y eut un chœur d'approbations et de rires, ainsi que de prudents hochements de tête.

ONZE ans s'écoulèrent. Il n'y avait qu'un seul livre dans la maison, une bible laissée par le révérend Gaines. La mère s'en servit comme d'un abécédaire pour apprendre à lire et à écrire à ses enfants alors qu'ils étaient encore petits, et elle veilla à ce qu'ils n'oublient pas son enseignement. Daddyjack apprit à ses fils à utiliser ses outils dès qu'ils furent assez grands pour manier la hachette. Sitôt qu'ils purent mettre en joue et viser avec une arme à canon long, il leur apprit aussi à tirer avec son Kentucky à silex qui s'appelait Roselips, ainsi qu'avec les deux fusils à amorce Hawken qu'il avait récupérés des frères Klasson. Les deux Hawken étaient équipés de canons octogonaux, de doubles détentes ainsi que de crosses en érable ornées de décorations. L'un était un calibre 54 à crosse creuse, l'autre un calibre 66 à crosse pleine qui pesait plus de six kilos. John et Edward découvrirent avec délice que leurs projectiles pouvaient traverser une double planche en chêne à deux cents mètres de distance. Daddyjack leur apprit à mesurer rapidement une charge en versant une quantité suffisante de poudre noire dans la paume de leur main. Ils se moquèrent l'un de l'autre quand le recul du gros fusil les fit basculer en arrière. Depuis leur plus tendre enfance, ils étaient grands et costauds, et à force de manier la hache, ils avaient des muscles longs et épais comme des cordes. John était le plus élancé, Edward le plus preste, et tous deux avaient des poignets solides comme des têtes de pioche. De même que leur père, ils étaient enclins à la violence, à laquelle ils se laissaient souvent aller. Ils finissaient régulièrement en sang après leurs bagarres à mains nues qui commençaient dans la plus pure exubérance. Daddyjack assistait à ces combats et applaudissait à chaque coup qui

atteignait sa cible. Il leur apprit à donner un coup de genou dans les couilles, un coup de coude dans les dents et un coup du plat de la main dans la gorge. À arracher un œil. À casser un nez d'un coup de tête, à donner des coups de pied et à démettre un genou.

Quand ils commencèrent à l'accompagner en ville pour faire des achats, ils découvrirent le plaisir encore plus intense de se battre avec les autres, et en peu de temps, des garçons plus grands et plus âgés filèrent doux en les voyant arriver. Un samedi, un petit dur de seize ans récemment débarqué de Caroline du Nord provoqua John dans une ruelle. Il avait quinze kilos et trois années de plus, et pendant les premières minutes asséna une série de coups à John tandis que la foule de jeunes spectateurs réclamait du sang. Puis les contre-attaques répétées de John se mirent à porter leurs fruits. Quand il atteignit son adversaire au visage et lui cassa le nez, les yeux du gars s'emplirent de larmes de panique, il sortit un couteau pliant et entailla John en travers du menton. Edward sauta sur le type par-derrière, le plaqua à terre, lui arracha son couteau et lui taillada les bras et les mains tandis que le garçon cherchait à se protéger mais que John lui frappait les côtes et que la foule hurlait: "À mort! À mort!" Ce qui aurait peut-être eu lieu si un imposant boutiquier n'était pas apparu en brandissant une pelle pour disperser tout ce petit monde. Ce soir-là, Daddyjack recousit le menton de John et, le lendemain, montra aux deux frères comment manier le couteau et se défendre contre une telle arme.

— Y a toujours une bonne raison de se battre en ce bas monde, leur déclara-t-il. Déjà, bien sûr, pour se défendre et défendre les siens. En vérité, on peut se battre pour n'importe quoi. Mais écoutez bien ça: peu importe la raison qui fait que vous vous battez, ce qui faut, c'est être prêt à y laisser votre peau. C'est ça qui compte, les gars. Si vous êtes prêts à mourir, et que l'autre en face l'est pas, alors vous êtes sûrs de lui foutre une raclée.

— Et si l'autre gars est prêt à mourir lui aussi, Daddyjack? demanda John.

— Eh ben, dit-il en montrant les dents, c'est là que les plumes se mettent à voler, et que ça devient intéressant.

Les deux frères lui rendirent son sourire.

Pendant ces onze années, Jack Little ne sut rien du passé de dévergondée de son épouse. Mais un après-midi qu'il se trouvait chez le maréchal-ferrant pour réparer une meule, un commis voyageur qui faisait ferrer son cheval demanda aux quelques hommes présents si l'un d'eux savait ce qu'il était advenu de la petite pute rousse.

— Vous voyez de qui je parle, ça doit faire dix ans, la dernière fois que je suis passé par ici. C'était encore qu'une gamine, et elle faisait ça dans les bois, elle prenait pas plus d'un demi-dollar. Si c'est tout ce qu'on avait, elle acceptait quand même à vingt-cinq cents. Elle avait les plus beaux nichons et la croupe la plus ronde de ce côté-ci de La Nouvelle-Orléans. C'était quoi son nom, déjà ?

Les hommes lançaient des regards nerveux vers le fond de l'atelier. Jack Little était allé surveiller l'apprenti qui redressait l'axe de sa meule et ne quittait maintenant plus la nuque du commis. Le maréchal-ferrant tenta d'alerter le type d'un coup d'œil, mais ce dernier regardait par terre tandis qu'il cherchait le nom de la fille.

— Ça y est ! s'exclama-t-il. Lily ! La gentille folledingue de Lil. Ah, cette fille avait une façon de vous...

Jack Little lui sauta dessus : le frappa au cou avec le tranchant de la main, le projeta à terre, le roua de coups au visage, aux côtes et à l'entrejambe, et l'aurait certainement tué si une poignée d'hommes ne l'avait pas attrapé et fermement maintenu pendant qu'on transportait le commis dans une auberge, où il fut suffisamment rétabli en quelques jours pour reprendre les rênes de son attelage et quitter la ville à jamais. Quand les hommes libérèrent Jack Little, il leur lança des regards assassins, qu'ils évitèrent en se taisant. Il chargea la meule dans son chariot et fit claquer son fouet au-dessus de ses mules jusque chez lui.

Edward et John nourrissaient les cochons quand il remisa le chariot dans l'écurie, puis ressortit avec un rouleau de corde

et une cravache tressée en cuir brut, qu'il laissa tomber au pied d'un chêne. Il entra ensuite dans la maison d'un pas raide, le visage assombri par la colère. Un instant plus tard, ils entendirent leur sœur crier et virent leur père réapparaître en tirant son épouse par les cheveux d'une main et en repoussant la petite Maggie âgée de dix ans de l'autre. Leur mère se débattait comme un chat en laisse et la petite fille essayait de mordre la main qui tenait les cheveux de sa mère. Daddyjack l'envoya valser. Il traîna son épouse jusqu'à l'arbre, la coinça avec un genou contre la poitrine et lui lia les poignets avec un bout de corde. La petite fille se jeta à nouveau sur lui en le bourrant de coups de poing, et il la repoussa une fois encore. John se précipita et emmena sa sœur en la maîtrisant entre ses bras tandis qu'elle hurlait :

— Laisse-la! Laisse-la! Laisse-la!

Daddyjack fit passer l'autre bout de la corde par-dessus une branche, le récupéra et tira pour hisser sa femme par les mains jusqu'à une cinquantaine de centimètres du sol. Puis il enroula rapidement la corde autour du tronc. Elle le laboura de coups de pied quand il attrapa sa robe par le col, la déchira, découvrant ses bras, fit glisser le tissu sur ses hanches, puis la déshabilla par les jambes, achevant de la dénuder. Elle tournoyait lentement au bout de la corde quand il prit la cravache et se mit à lui administrer des coups forts et répétés.

Elle poussa un cri à chacun des coups de cravache qui lui lacéraient le dos, la poitrine et le ventre, et fut bientôt couverte des seins jusqu'aux cuisses de traces de coups et de sang. John avait l'air accablé, mais il retenait toujours la fillette qui criait d'une voix stridente :

— Arrête! Arrête!

Edward était lui aussi horrifié, et pourtant il éprouvait une étrange sensation liée à l'horreur de cette scène, mais pas seulement, une sensation que son cerveau de douze ans n'aurait pu nommer et qui le faisait frissonner jusqu'aux os, quand bien même la honte lui étreignait la gorge.

Daddyjack frappa pendant moins d'une minute, jeta ensuite la cravache, prit sa femme dans ses bras et pressa son

visage entre ses seins en sanglotant et en mêlant ses larmes à son sang. Puis il la décrocha, lui détacha les mains, les massa pour faire à nouveau circuler le sang, et écarta ses cheveux en sueur de ses yeux tandis qu'elle restait couchée, immobile, et le regardait sans dire un mot. Il demanda à Edward d'aller chercher une serviette et un seau d'eau. Quand son fils revint, Daddyjack aida sa femme à se relever et nettoya doucement le sang et la terre qui souillaient son dos et ses fesses. Chaque fois qu'il touchait une blessure, elle se mordait la lèvre et des larmes jaillissaient de ses yeux.

— Donne-moi ça, demanda sa fille en tendant la main vers la serviette.

Daddyjack laissa Maggie terminer pendant qu'il soutenait sa femme. La fillette nettoya entièrement sa mère, jusqu'à sa toison intime où avait coulé le sang. La blessure la plus grave était celle du sein gauche, dont le bout de la cravache avait arraché le mamelon. Quand Maggie tamponna le sein pour essuyer le sang, sa mère gémit. Ce fut la seule fois.

Puis Daddyjack prit sa femme dans ses bras, la porta jusqu'à la maison, la coucha doucement sur le lit et cacha son sexe avec une couverture. Il ordonna ensuite à sa fille de lui apporter une aiguille à coudre, et aux garçons d'arrêter de regarder leur mère dénudée. Ces derniers quittèrent la pièce à regret. Il donna à sa femme un morceau de tissu plié à mordre, puis lui recousit le mamelon du mieux qu'il put tandis que Maggie tenait la lanterne tout près de lui. Les garçons ouvraient grand leurs oreilles de l'autre côté de la porte, mais pas une fois ils n'entendirent crier leur mère. L'opération fut un succès, à ce détail près que la suture était maladroite, et que leur mère conserverait jusqu'à sa mort une horrible cicatrice. Quand Daddyjack eut fini, elle paraissait vidée de son sang tant elle était pâle, bien que ses yeux rougeoyent comme des flammes. Elle le regarda observer Maggie qui appliquait délicatement de la graisse sur ses blessures.

Ensuite, Daddyjack entraîna sa fille dehors et l'emmena avec les garçons au bord de la rivière, où il les fit asseoir et leur expliqua qu'il avait fouetté leur mère, car elle s'était autrefois prostituée.

— Elle m'a déshonoré autant qu'elle s'est déshonorée, leur déclara Daddyjack. Et elle m'a menti. Elle vous a déshonorés vous aussi, tous les trois, parce que vous devrez porter toute votre vie le fait d'être nés d'une prostituée. Ce que je lui ai fait, ça lui pendait au nez depuis longtemps.

— T'es pas Dieu! s'écria violemment Maggie, ce qui étonna Edward et John, qui la regardèrent comme si elle avait perdu la raison.

Daddyjack la fit taire d'un coup d'œil.

— Demoiselle, tu seras jamais assez grande ou assez vieille pour me parler sur ce ton! J'aurai pas peur de t'attacher à ton tour à cet arbre si tu montres pas envers moi le respect qui convient!

La fillette le toisa d'un air de défi pendant que John s'approchait et posait une main sur son épaule. Elle se tut. Depuis plusieurs mois déjà, John avait une attitude protectrice envers sa sœur qui déconcertait Edward, car Maggie n'avait jamais montré en aucune manière qu'elle souhaitait ou appréciait la protection de qui que ce soit.

— Je blâme que ma bêtise de l'avoir épousée, reprit Daddyjack. Elle était si jeune, et comme l'oncle qui l'avait élevée était pasteur, je pensais qu'elle pouvait être que pure. C'est stupide, je le reconnais, mais d'un autre côté, ce salopard aurait dû me dire qu'elle était pute, il aurait pas dû me raconter que ses parents étaient morts du choléra, ce qui fait que j'ai fini par apprendre la vérité de la bouche de gens qui la connaissaient, des gens qui venaient des terres basses où elle est née. J'ai fini par découvrir qu'elle est née impure. Sa mère était une cinglée qu'a assassiné son mari et qui s'est noyée alors que votre mère était encore bébé. C'est la vérité vraie. Voilà ce qu'on m'a dit. J'ai jamais avoué à votre mère que je savais ça. Je me disais que ça avait pas d'importance. Que c'était pas parce que sa mère était folle qu'elle l'était aussi.

Il s'arrêta pour cracher et contempla le ciel pendant un moment.

— Maintenant, je sais que ça a de l'importance, reprit-il. Je pense que votre mère est de la même graine que sa propre

mère. Je vous le dis pour que vous sachiez que c'est pas une femme bien. Je crois que ça a à voir avec le sang. C'est pour ça qu'elle s'est prostituée, et puis qu'elle m'a menti et qu'elle a porté atteinte à mon honneur ainsi qu'au vôtre. (Il lança un nouveau regard à Maggie.) Tu devrais prier Dieu qu'elle t'ait pas donné ce mauvais sang, ma fille, même si je commence à croire que c'est le cas.

Maggie s'empourpra et détourna les yeux.

— Elle en reste pas moins votre maman, conclut-il, et elle reste ma femme, ça, c'est un fait. Vous pouvez la plaindre si l'envie vous en prend, car elle peut pas plus se changer qu'un chien enragé peut s'empêcher de faire ce qu'il fait. Mais je vous interdis de croire un seul mot qui sort de sa bouche.

IL ne porta plus jamais la main sur elle tant qu'ils vécurent en Géorgie, même si par périodes il se saoulait pendant deux ou trois jours d'affilée, au cours desquels il lui jetait des regards noirs en marmonnant dans sa barbe. Quant à elle, elle refusait de parler. Au cours de l'année qui suivit, elle ne dit pas un mot à quiconque, bien qu'elle continuât à assumer ses obligations, y compris son devoir conjugal envers Daddyjack. Elle communiquait avec ses fils par gestes et mimiques, réclamait leur attention en frappant dans ses mains, leur assignait des tâches en pointant le menton ou le doigt, mettait fin à leur chahut à la maison d'un coup de chiffon mouillé accompagné d'un regard sévère. Les premiers temps Edward trouva son mutisme amusant, puis s'en lassa. Il avait parfois envie de la secouer pour la supplier de mettre fin à ces stupidités. Il se disait également qu'elle était peut-être vraiment aussi folle que l'avait dit Daddyjack.

Maggie n'avait besoin d'aucun geste ni regard appuyé pour comprendre leur mère. Elle semblait capable de lire dans ses yeux et de deviner ses pensées sans recourir à la parole. John était fasciné par l'étrange lien qui unissait les deux femmes. Il en fit la remarque à Daddyjack un jour qu'ils abattaient un chêne. Daddyjack répondit qu'il s'en était aperçu, mais que cela ne l'impressionnait pas.

— Les folles, jeunes ou vieilles, communiquent comme ça. Surtout si elles sont du même sang. Telle mère, telle fille, on dit, et je crois que c'est vrai.

Si cela ennuyait Daddyjack que sa femme refuse de parler, il n'en montrait rien, sauf certains soirs, tard, quand ils s'accouplaient et que le bruit de leurs halètements réveillait Edward,

alors que l'odeur aigre du sexe emplissait la petite maison. Dans ces moments-là, la voix de Daddyjack, basse et rude dans l'obscurité, l'exhortait :

— Dis-le-moi, femme ! Dis-moi combien t'aimes ça ! Dis-le-moi, bon Dieu !

Sa mère gémissait tout bas, le lit s'agitait de façon encore plus convulsive, et quelques instants plus tard, Daddyjack poussait un violent soupir, s'affalait sur elle, et ils respiraient tous deux très fort pendant un bref moment avant de se renfermer chacun dans son silence.

Depuis leur mariage, Daddyjack et Lilith se rendaient régulièrement aux bals du samedi soir que l'on donnait dans le comté, mais après la séance de coups de fouet, Lilith ne dansa plus. Daddyjack décréta qu'il ne se priverait pas de ces festivités uniquement parce qu'elle refusait de remuer les pieds. Il continua à atteler ses chevaux chaque samedi soir et à conduire toute sa famille au bal. Il déclara à sa femme qu'il se moquait bien qu'elle reste assise sur un banc contre le mur du fond jusqu'à ce que son cul prenne racine, mais que lui, il s'amuserait, nom de Dieu ! Ce qu'il ne manquait pas de faire, dansant avec les filles à qui on avait raconté l'histoire des Klasson dans leur enfance, et qui étaient à la fois terrifiées et fascinées de tournoyer dans ses bras tandis que leurs pères et leurs frères les observaient avec inquiétude et espéraient que Jack Little s'intéresse à la femme d'un autre pour la prochaine danse. Sa propre fille serait elle aussi bientôt en âge, la blancheur de son visage et sa silhouette attiraient les regards et elle adorait danser, mais pour tous les hommes et garçons présents, nul doute que son papa l'avait à l'œil, même quand il dansait à l'autre bout de la salle, et peu de jeunes gens étaient assez courageux pour se risquer à inviter Maggie plus d'une fois au cours de la même soirée. Puis, un jour, Rainey proposa à Lilith de danser, et Daddyjack lui planta un couteau dans la poitrine. Puis vint la Floride.

Ils construisirent leur ferme dans les profondeurs de la forêt, à l'écart de la piste principale, au bord de Cowdevil Creek non loin de l'endroit où il se jette dans la Perdido. Au milieu des bois sombres. Ils défrichèrent une clairière et y bâtirent une maison en bois de deux pièces avec une écurie. Lilith et Maggie plantèrent un potager à un endroit éclairé chaque jour par le soleil. Il y avait plein de moustiques, l'humidité estivale rendait l'air collant, et les alligators dévorèrent leurs chiens dès les premières semaines. Mais il y avait aussi plein de gibier, ils ne manquèrent jamais de venaison fraîche ou de sanglier, et le ruisseau regorgeait de poissons-chats, de brèmes et de tortues hargneuses. Ils apercevaient souvent des ours bruns tapés à la lisière des bois et entendaient parfois un puma crier tout près dans la nuit. D'immenses hiboux chassaient au-dessus de la maison tard le soir, leurs ailes bruissant tels des esprits maudits. Ils fermaient soigneusement l'écurie et le poulailler après le coucher du soleil. Ils coupaient du bois, le taillaient, le traînaient jusqu'au ruisseau et le faisaient glisser jusqu'à la rivière, où un négociant venait à peu près toutes les six semaines sur son bateau à vapeur acheter leur production et l'emmener au fil de l'eau pour la revendre aux compagnies de bois.

— On tient là un bon endroit, les garçons, déclara un soir Daddyjack alors qu'ils étaient tous assis sur les marches de la galerie à l'heure du coucher de soleil, et que les quelques verres qu'il avait bus l'avaient détendu.

Maggie était assise dans un fauteuil, les pieds posés sur la balustrade.

— Un homme a besoin d'avoir une terre à lui, reprit Daddyjack. Rappelez-vous ça, les garçons. Sans une terre qu'il peut dire à lui, un homme est qu'une plume dans le vent.

Mais il buvait de façon plus régulière, et ses démons se libéraient plus souvent de leurs chaînes. Lors des sporadiques accès de colère noire des trois années à venir, il accuserait leur mère d'avoir fornicqué comme une chatte de gouttière avec cet imbécile de Rainey, lui parmi d'autres, et ce depuis l'époque où elle n'était encore qu'une enfant.

— Bordel de Dieu, tout le comté le savait! Toutes ces années, ils se sont payé ma tête, ils se sont payé la tête de Jack Little, le crétin qu'a épousé la pute! Ils en rient sans doute encore!

Elle endurait ses tirades amères dans un silence de pierre qui ne faisait qu'accentuer la fureur de son mari. Quand il était vraiment saoul, il la battait. John se sentait alors tiraillé entre l'allégeance qu'il devait à Daddyjack et une impulsion le poussant à protéger sa mère. Mais il ne se résolut jamais à intervenir. Sa sœur lui lançait de tels regards accusateurs qu'il se sentait lâche. Edward lui conseilla de ne pas se mêler des disputes de leurs parents et de ne pas s'occuper de Maggie, qui était certainement aussi folle que leur mère.

— La folie a rien à voir! protestait John. C'est notre mère, putain! Il a pas à la battre!

— Mais c'est sa femme! répliquait Edward. On a pas à mettre notre nez là-dedans!

Ensuite, même quand il était complètement à jeun, Daddyjack se mit à reprocher à leur mère son passé de fillette-catin. La haine qui s'était installée entre ses parents était si nauséabonde qu'Edward avait l'impression de la respirer comme on respire l'odeur d'un fruit pourri. Pourtant, ils continuaient à s'accoupler. Pas aussi souvent qu'autrefois, mais avec plus de férocité que jamais, en grognant comme des chiens prêts à se réduire en charpie pour un os. Edward savait que John et Maggie les entendaient, eux aussi, même s'ils n'en parlaient jamais. Sa sœur était devenue lunatique, ces derniers temps, et dans les jours qui suivaient les copulations bruyantes

de leurs parents, elle était encore plus silencieuse. Son air rêveur troublait John, mais Edward se contentait de hausser les épaules en repensant à l'avertissement de leur père : "Telle mère, telle fille."

Un matin, à leur réveil, Maggie avait disparu. Elle s'était glissée dehors pendant la nuit, avait sellé le cheval de Daddyjack et s'était enfuie sans faire plus de bruit qu'une pensée secrète. Bien qu'elle ait pris son cheval, Daddyjack loua son courage.

— Y avait pas le moindre bout de lune, cette nuit, s'émerveilla-t-il. Et juste avant d'éteindre la lumière, j'ai entendu un puma hurler dans les bois en direction du sud. Cette fille est peut-être complètement timbrée, mais elle a plus de cran que beaucoup de gars que je connais !

Puis il découvrit l'expression sur le visage de sa femme, et comprit combien elle était heureuse que sa fille se soit enfuie. Sa bonne humeur s'évanouit, et il maudit son épouse d'avoir élevé une enfant voleuse et inutile.

John voulait partir à sa recherche sur-le-champ. Il pensait qu'elle avait gagné Pensacola, la ville la plus proche. C'était aussi l'avis de Daddyjack.

— C'est là qu'elle a le plus de chances de trouver un bordel qui l'acceptera ! déclara-t-il en lançant un regard venimeux à sa femme. (Puis il réfléchit quelques secondes en se lissant les moustaches avant de se décider à lancer les frères à sa poursuite.) J'en ai rien à faire de la revoir, mais je veux mon cheval. Revenez dès que vous l'avez retrouvé, compris ?

Quelques minutes plus tard, ils montaient à cru sur les mules bridées, prêts à partir. Chacun était muni d'un petit sac en toile contenant des provisions, de trois dollars, et armé d'un couteau à la ceinture.

— Perdez pas votre temps, dit Daddyjack. Si elle est là-bas, vous la retrouverez vite.

— Et si elle se cache, Daddyjack ? demanda John. Y a plein d'endroits où elle peut être dans une ville.

— Ça a aucune importance qu'elle se cache. Si elle y est, vous la retrouverez. Le sang retrouve toujours le sang. Elle

pourrait être à l'autre bout du monde, si vous la cherchez, vous la retrouverez. Le sang retrouve *toujours* le sang. Allez-y!

Toute trace de joie avait disparu du visage de leur mère. Elle serrait ses bras autour de son corps et observait les deux frères avec des yeux sombres et troublés que John, tout à ses pensées, ne remarqua pas et qu'Edward ignora ostensiblement, partant du principe que si elle avait quelque chose à dire, elle n'avait qu'à ouvrir la bouche pour parler.

— On y va! lança-t-il en donnant des coups de talons à sa mule pour la mettre en route.

CATALOGUE TOTEM

- 145 James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
144 Larry Brown, *L'Usine à lapins*
143 Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
142 James Fenimore Cooper, *La Prairie*
141 Alan Tennant, *En vol*
140 Larry McMurtry, *Lune comanche*
139 William Boyle, *Le Témoin solitaire*
138 Wallace Stegner, *Le Goût sucré des pommes sauvages*
137 James Carlos Blake, *Crépuscule sanglant*
136 Edgar Allan Poe, *Le Chat noir et autres histoires*
135 Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
134 Emily Ruskovich, *Idaho*
133 Matthew McBride, *Frank Sinatra dans un mixeur*
132 Boston Teran, *Satan dans le désert*
131 Ross Macdonald, *Le Cas Wycherly*
130 Jim Lynch, *Face au vent*
129 Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
128 Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*
127 Peter Farris, *Le Diable en personne*
126 Joe Flanagan, *Un moindre mal*
125 Julia Glass, *La Nuit des lucioles*
124 Trevanian, *Incident à Twenty-Mile*
123 Thomas Savage, *Le Pouvoir du chien*
122 Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
121 David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
120 Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
119 Jake Hinkson, *Sans lendemain*
118 James Crumley, *Fausse piste*
117 John Gierach, *Sexe, mort et pêche à la mouche*
116 Charles Williams, *Hot Spot*
115 Benjamin Whitmer, *Cry father*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).